à terre, me laissant sur la balançoire, fort interloqué, je l'avoue. Je faillis tomber de la secousse, et, pendant que je reprenais pied elle était déjà loin.

J'entendis, deux minutes après, les gammes chromatiques les plus lamentables rouler d'un bout à l'autre du piano sous les doigts de fer de ma fantasque cousine, et je renonçai à l'espoir d'une conversation plus sérieuse.

Je me trompais cependant. Le ciel me réservait une surprise. Une heure avant le dîner, la maison jouissait de la plus douce tranquillité, à ce point que deux ou trois fois la gouvernante inquiète s'était dérangée pour s'assurer qu'il n'était arrivé aucun malheur. Je fumais ma cigarette sous la marquise, quand j'entendis des cris aigus retentir à l'étage supérieur.

La gouvernante disparut. La voix de ma tante se fit entendre, dominant le tumulte par un formidable : — C'est trop fort, à la fin, mademoiselle !

Prévoyant une explication de famille, et naturellement doué d'une répugnance instinctive pour ces sortes de choses, je m'éloignai discrètement et je m'enfonçai dans les charmilles du vieux jardin.

J'avais fait deux ou trois fois le tour du labyrinthe et je n'avais rencontré que des colimaçons, lorsque j'entendis des pas précipités, des froissements de verdure, et mon nom crié à demi-voix par ma fiancée en personne.

Je m'arrêtai, je criai : Ici !... Et, une minute après, Clémentine, palpitante, se jeta dans mes bras, comme l'avant-veille. Mais, craignant un second soufflet, je m'abstins de la serrer sur mon cœur.

— Emmène-moi ! dit-elle en fondant en larmes.

Je tirai mon mouchoir de poche, — elle avait perdu le sien, — et j'essuyai ses yeux. Peine inutile ! elle avait là deux robinets de fontaine. Quand le mouchoir fut tout à fait mouillé, elle l'étendit sur un buisson pour le faire sécher, et ses larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes.

Nous avons gagné un petit kiosque moisi, qui formait le centre du labyrinthe. C'était une espèce de couvercle porté sur huit colonnes depuis longtemps dévorées par la mousse. Le piétre tombé par morceaux laissait voir la brique de cette laide architecture. Une peuplade nombreuse de grenouilles, choquées par notre intrusion dans leur paisible domaine, sautillait ça et là d'un air menaçant.

Clémentine qui n'aimait pas les grenouilles, s'assit à la turque sur un des bancs de pierre placés entre les colonnes et ramassa soigneusement ses jupes autour d'elle. Elle avait l'air d'une petite idole hindoue bien gentille, — sans multiplication de bras ni de têtes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je enfin.

— Il y a que ma mère me fera mourir de chagrin ! répondit ma cousine en pleurant à nouveau.

— Je n'ai plus de mouchoir, lui fis-je observer avec douceur.

Elle essuya ses yeux dans un pli de sa robe et reprit son calme.

— Je suis la plus malheureuse des filles, dit-elle en se croisant les bras.

Comment faisait-elle pour garder l'équilibre, c'est ce que je me demande encore.

— Ma mère a juré de me faire mourir de désespoir !

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait, ma pauvre chérie ? lui dis-je en m'asseyant tout près d'elle.

Elle rangea un peu les plis de sa jupe, se recroisa les bras et continua.

— C'est un système ! Avant-hier, c'était Bayard ; aujourd'hui, c'est Pluton ; demain, ce sera toi, probablement ! Tous ceux que j'aime ! s'écria Clémentine en levant ses yeux indignés vers le petit couvercle en briques moisis qui nous abritait.

L'association entre Pluton, Bayard et moi ne me flattait que médiocrement ; mais la fin de la phrase était un heureux correctif. Je témoignai une sorte de reconnaiss-

ance par un tendre regard, et Clémentine reprit en hochant la tête avec véhémence :

— Oui ! ce matin, ils n'ont pas eu honte d'atteler Bayard au tonneau ! Mon noble Bayard à ce méprisable tonneau ! Aus-i je lui ni fait ! Kt ! kt ! et il a tout desoncé. Je te l'avais bien dit !

Je ne pus garder mon sérieux à l'idée de ce spectacle, dont j'avais été privé grâce à la fâcheuse nécessité de ranger ma valise. Clémentine, gagnée par mon hilarité, montra ses petites dents blanches dans un éclat de rire muet, puis reprenant sa gravité et son discours :

— J'avais besoin de me venger, dit-elle. Le cocher avait dit qu'on ferait un autre brancard beaucoup plus long et qu'alors Bayard aurait beau ruer, une fois attelé il ne pourrait plus rien casser... Il n'est pas bête, le cocher : fit-elle en se tournant brusquement vers moi.

— Non, il n'est pas bête ! répétai-je d'un air convaincu. J'étais décidé à dire comme elle.

Mais il est méchant, reprit-elle, puisqu'il a trouvé moyen de réduire mon brave Bayard au vil métier de porteur d'eau ! Je voulais donc me venger... Tu sais que je couche dans la chambre de ma sœur Lucrèce ?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien ! c'est la vérité. Or, elle déteste les chiens en général, et mon chien Pluton en particulier. Alors, pendant qu'elle faisait la sieste sur son lit, j'ai été chercher Pluton, je lui ai mis des chiffons autour des pattes, — il s'est laissé faire : il est si bon ! c'est un agneau !...

J'avais bien des raisons pour ne pas adorer cet agneau-là, mais je les gardai pour moi.

— Alors, continua-t-elle, vois tu d'ici Pluton avec des bottes fourrées, montant l'escalier ? Je le tenais par le collier et je lui disais à l'oreille. Tout beau ! Il marchait bien doucement, et nous sommes entrés dans la chambre. Je lui ai montré mon lit. Il a tant d'esprit ! il a compris tout de suite, et il a sauté dessus. Ma sœur a un peu remué, mais elle ne s'est pas réveillée. C'est ce que je voulais. J'ai tourné la tête de Pluton du côté de la chambre ; — ça, par exemple, ça n'a pas été facile ; — je l'ai couché sur l'oreiller, je lui ai passé une camisole, je lui ai jeté un châle sur le corps, et après avoir demaillotté ses belles grosses pattes noires, je les ai allongées sur le matelas. Jamais tu n'as vu de couleur pareille. Ah ! si les gens valaient mon chien, le monde irait bien mieux !

J'acquiesçai d'un signe. Elle continua :

— J'ai donné mes ordres à Pluton et je suis allée m'asseoir près de la fenêtre avec mon ouvrage. Comme Lucrèce ne se réveillait pas, j'ai toussé un peu... Elle ouvre les yeux, se retourne, et tout près d'elle, couché sur mon lit, à ma place, elle voit la figure noire de Pluton qui la regardait en tirant la langue. Il avait chaud, tu comprends, sous ce châle... Si tu savais comme elle a crié !

Je riais de si bon cœur, que Clémentine devint toute triste.

— Oui, oui, dit-elle, c'est très drôle, mais elle a appelé maman, qui est venue ; on a voulu battre mon Pluton ! Il s'est levé, il a déchiré ma camisole, il a grogné, montré les dents, et maman a décidé qu'on l'enverra à la métairie que nous avons à cinquante verstes d'ici... L'exil ! pauvre Pluton !... Et moi, que vais-je devenir ? On rossera Bayard, on exile mon chien, et tu t'en vas !

Elle recommença de pleurer, et cette fois je ne lui offris pas de mouchoir : j'étais ému de sa douleur sincère, bien qu'il fût difficile de reconnaître la part qui m'en revenait entre son cheval et son chien.

Elle sauta à bas de son banc, tenant toujours sa robe un peu relevée, de craintes des grenouilles. Ses jolis petits pieds, chaussés d'étroites bottines mordorées, brillaient comme du bronze sur le vieux pavé.

— Emmène-moi ! dit-elle. Je ne veux pas rester ici !

— Mais, ma chérie !... lui dis-je.